

s'étoient pas arrêtés sur l'élégant cadavre, objet de la curiosité et de la souillure du bourreau?

Plus tard Élisabeth jeta une autre tête aux pieds de Shakespeare; Mahomet II décapitoit un Icoglan pour faire poser la mort devant un peintre. Étrange composé d'homme et de femme, Élisabeth ne paroît avoir eu dans sa vie enveloppée d'un mystère qu'une passion et jamais d'amour: « La dernière maladie de cette reine, disent les mémoires du temps, procédoit d'une tristesse qu'elle a toujours tenue fort secrète; elle n'a jamais voulu user de remèdes quelconques, comme si elle eût pris cette résolution de longue main de vouloir mourir, ennuyée de sa vie par quelque occasion secrète qu'on a voulu dire être la mort du comte d'Essex. »

Ce xvi<sup>e</sup> siècle, printemps de la civilisation nouvelle, germoit en Angleterre plus qu'ailleurs; il développait, en les éprouvant, les générations puissantes dont les entrailles portoient déjà la liberté, Cromwell et Milton. Élisabeth dinoit au son des tambours et des trompettes, tandis que son parlement faisoit des lois atroces contre les papistes, et que le joug d'une sanglante oppression s'appesantissoit sur la malheureuse Irlande. Les hautes œuvres de Tiburn se méloient aux ballets des nymphes, les austérités des puritains aux fêtes de Kenilworth, les comédies aux sermons, les libelles aux cantiques, les critiques littéraires aux discussions philosophiques et aux controverses des sectes.

Un esprit d'aventures agitoit la nation comme à l'époque des guerres de la Palestine: des volontaires croisés protestants s'embarquoient pour aller combattre les idolâtres, c'est-à-dire les catholiques; ils suivoient sur l'Océan sir Francis Drake, sir Walter Raleigh, ces Pierre l'Ermite des mers, amis du Christ, ennemis de la croix. Engagés dans la cause des libertés religieuses, les Anglois servoient quiconque cherchoit à s'affranchir; ils versaient leur sang sous le panache blanc d'Henri IV, sous le drapeau jaune du prince d'Orange. Shakespeare assistoit à ce spectacle: il entendit gronder les orages protecteurs qui jetèrent les débris des vaisseaux espagnols sur les grèves de sa patrie délivrée.

Au dehors, le tableau ne favorisoit pas moins l'inspiration du poète: en Écosse, l'ambition et les vices de Murray, le meurtre de Rizzio, Darnley étranglé et son corps lancé au loin, Bothwell épousant Marie dans la forteresse de Dunbar, obligé de fuir et devenant pirate en Norvège, Morton livré au supplice.

Dans les Pays-Bas, tous les malheurs inséparables de l'émancipation d'un peuple: un cardinal de Granvelle, un duc d'Albe, la fin tragique du comte d'Egmont et du comte de Horn.

En Espagne, la mort de don Carlos, Philippe II bâtissant le sombre Escorial, multipliant les autodafés, et disant à ses médecins: « Vous craignez de tirer quelques gouttes de sang à un homme qui en fait répandre des fleuves. »

En Italie, l'histoire de la Cenci renouvelée des anciennes aventures de Venise, de Vérone, de Milan, de Bologne, de Florence.

En Allemagne, le commencement de Wallenstein.

En France, la plus prochaine terre de la patrie de Shakespeare, que voyoit-il?

Le tocsin de la Saint-Barthélemy sonna la huitième année de la vie de l'auteur de *Macbeth*: l'Angleterre retentit de ce massacre; elle en publia des détails exagérés, s'ils pouvoient l'être. On imprima à Londres et à Édimbourg, on vendit dans les villes et dans les campagnes des relations capables d'ébranler l'imagination d'un enfant. On ne s'entretenoit que de l'accueil fait par Élisabeth à l'ambassadeur de Charles IX. « Le silence de la nuit régnoit dans toutes les pièces de l'appartement royal. Les dames et les courtisans étoient rangés en haie de chaque côté, tous en grand deuil, et quand l'ambassadeur passa au milieu d'eux, aucun ne jeta un regard de politesse, ni ne lui rendit son salut. » Marloe mit sur la scène *Le Massacre de Paris*, et Shakespeare à son début put s'y trouver chargé de quelque rôle.

Après le règne de Charles IX, vint celui d'Henri III, si fécond en catastrophes: Catherine de Médicis, les mignons, la journée des Barrières, l'égorgeement des deux Guise à Blois, la mort d'Henri III à Saint-Cloud, les fureurs de la Ligue, l'assassinat d'Henri IV, varioient sans cesse les émotions d'un poète qui vit se dérouler cette longue chaîne d'événements. Les soldats d'Élisabeth, le comte d'Essex lui-même, mêlés à nos guerres civiles, combattirent au Havre, à Ivry, à Rouen, à Amiens. Quelques vétérans de l'armée anglaise pouvoient conter au foyer de William ce qu'ils avoient su de nos calamités et de nos champs de bataille.

C'étoit donc le génie même de son temps qui souffloit à Shakespeare son génie. Les drames innombrables joués autour de lui préparèrent des sujets aux héritiers de son art: Charles IX, le duc de Guise, Marie Stuart, don Carlos, le comte d'Essex, devoient inspirer Schiller, Otway, Alfieri, Campistron, Thomas Corneille, Chénier, Raynouard.

Shakespeare naquit entre la révolution religieuse commencée sous Henri VIII et la révolution politique prête à s'opérer sous Charles 1<sup>er</sup>. Tout étoit meurtre et catastrophe au-dessus de lui; tout fut meurtre et catastrophe au-dessous.

Au règne d'Édouard VI : Sommerset, le protecteur du royaume et oncle du jeune roi, envoyé au supplice.

Au règne de Marie : les martyrs du protestantisme, Jane Gray décapitée, Philippe, l'exterminateur des protestants, débarquant en Angleterre, comme pour passer en revue et dévouer à la mort le camp ennemi.

Au règne d'Élisabeth : les martyrs du catholicisme, Élisabeth elle-même, marquée de l'onction sainte, selon le rit romain, et devenue la persécutrice de la foi qui lui posa la couronne sur la tête; Élisabeth, fille de cette Anne Boleyn, cause du schisme, sacrifiée après Thomas Morus, morte à demi-folle, priant, riant, comparant la petitesse de son cou à la largeur du coutelas de l'exécuteur.

Shakespeare, dans sa jeunesse, rencontra de vieux moines, chassés de leurs cloîtres, lesquels avoient vu Henri VIII, ses réformes, ses destructions de monastères, ses fous, ses épouses, ses maîtresses, ses bourreaux : lorsque le poète quitta la vie, Charles I<sup>er</sup> comptoit seize ans.

Ainsi, d'une main, Shakespeare avoit pu toucher les têtes blanchies que menaça le glaive de l'avant-dernier des Tudor; de l'autre, la tête brune du second des Stuarts, que peignit Van-Dyck, et que la hache des parlementaires devoit abattre. Appuyé sur ces fronts tragiques, le grand tragique s'enfonça dans la tombe; il remplit l'intervalle des jours où il vécut de ses spectres, de ses rois aveugles, de ses ambitieux punis, de ses femmes infortunées, afin de joindre par des fictions analogues les réalités du passé aux réalités de l'avenir.

#### POÈTES ET ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DE SHAKESPEARE.

Jacques I<sup>er</sup> gouverna entre l'épée qui l'avoit effrayé dans le ventre de sa mère et l'épée qui fit mourir, mais ne fit pas trembler son fils. Son règne sépara l'échafaud de Fotheringay de celui de White-Hall; espace obscur où s'éteignirent Bacon et Shakespeare.

Ces deux illustres contemporains se rencontrèrent sur le même sol; je vous ai nommé plus haut les étrangers leurs compagnons de gloire. La France, la moins bien partagée alors dans les lettres, ne nous offre qu'Amyot, de Thou, Ronsard et Montaigne; esprits d'un moindre vol, Hardy et Garnier balbutioient à peine les premiers accents de notre Melpomène. Toutefois, la mort de Rabelais n'avoit précédé que de quinze années la naissance de Shakespeare : le bouffon eût été de taille à se mesurer avec le tragique.

Celui-ci avoit déjà passé trente-un ans sur la terre, quand l'infortuné Tasse et l'héroïque Ercilla la quittèrent, tous deux morts en 1595. Le poète anglois fonda le théâtre de sa nation, lorsque Lope de Vega établissoit la scène espagnole : mais Lope eut un rival dans Calderon. L'auteur du *Meilleur Alcade* étoit embarqué en qualité de volontaire sur l'invincible Armada, au moment où l'auteur de Falstaff calmoit les inquiétudes de *la belle Vestale assise sur le trône d'Occident*.

Le dramatiste castillan rappelle cette fameuse flotte dans la *Fuerza lastimosa* : « Les vents, dit-il, détruisirent la plus belle armée navale qu'on ait jamais vue. » Lope venoit l'épée au poing assaillir Shakespeare dans ses foyers, comme les ménestrels de Guillaume le Conquérant attaquèrent les Scaldes d'Harold. Lope a fait de la religion ce que Shakespeare a fait de l'histoire : les personnages du premier entonnent sur la scène le *Gloria Patri* entrecoupé de romances; ceux du second chantent des ballades égayées des *lazzi* du fossoyeur.

Blessé à Lépante en 1570, esclave à Alger en 1575, racheté en 1581, Cervantes, qui commença dans une prison son inimitable comédie, n'osa la continuer que longtemps après, tant le chef-d'œuvre avoit été méconnu! Cervantes mourut la même année et le même mois que Shakespeare : deux documents constatent la richesse des deux auteurs.

William Shakespeare, par son testament, légua à sa femme le second de ses lits après le meilleur; il donna à deux de ses camarades de théâtre trente-deux shellings pour acheter une bague; il institua sa fille aimée, Suzanne, sa légataire universelle; il fit quelques petits cadeaux à sa seconde fille, Judith, laquelle signoit une croix au bas des actes, déclarant ne savoir écrire.

Michel Cervantes reconnoît, par un billet, qu'il a reçu en dot de sa femme, Catherine Salazar y Palacios, un dévidoir, un poëlon de fer, trois broches, une pelle, une râpe, une vergette, six boisseaux de farine, cinq livres de cire, deux petits escabeaux, une table à quatre pieds, un matelas garni de sa laine, un chandelier de cuivre, deux draps de lit, deux enfant-Jésus avec leurs petites robes et leurs chemises, quarante-quatre poules et poulets avec un coq. Il n'y a pas aujourd'hui si mince écrivain qui ne crie à l'injustice des hommes, à leur mépris pour les talents, s'il n'est gorgé de pensions dont la centième partie auroit fait la fortune de Cervantes et de Shakespeare. Le peintre du fou du roi Lear alla donc, en 1616, chercher un monde plus sage, avec le peintre de Don Quichotte; dignes compagnons de voyage.

Corneille étoit venu pour les remplacer dans cette famille cosmopolite de grands hommes dont les fils naissent chez tous les peuples,

comme à Rome les Brutus succédoient aux Brutus, les Scipion aux Scipion. Le chancre du *Cid*, enfant de six ans, vit les derniers jours du chancre d'*Othello*, comme Michel-Ange remit sa palette, son ciseau, son équerre et sa lyre à la mort l'année même où Shakespeare, le cothurne au pied, le masque à la main, entra dans la vie, comme le poète mourant de la Lusitanie salua les premiers soleils du poète d'Albion. Lorsque le jeune boucher de Stratford, armé du couteau, adressoit, avant de les égorger, une harangue à ses victimes, les brebis et les génisses, Comoëns faisoit entendre au tombeau d'Inès, sur les bords du Tage, les accents du cygne :

« Depuis tant d'années que je vous vois chantant, ô nymphes du Tage, ô vous, Lusitaniens ! la fortune me traîne errant à travers les malheurs et les périls, tantôt sur la mer, tantôt au milieu des combats. . . . , tantôt dégradé par une honteuse indigence, sans autre asile qu'un hôpital. . . . Il ne suffisoit pas que je fusse voué à tant de misères, il falloit encore qu'elles me vissent de ceux-là même que j'ai chantés. . . . Poètes ! vous donnez la gloire ; en voilà le prix. . . . »

Vao os annos descendo, e ja do estio  
Ha pouco que passar até o outono, etc.

Mes années vont déclinant ; avant peu j'aurai passé de l'été à l'automne. Les chagrins m'entraînent au rivage du noir repos et de l'éternel sommeil. »

Faut-il donc que chez toutes les nations et dans tous les siècles les plus grands génies arrivent à ces dernières paroles du Comoëns !

Milton, âgé de huit ans quand Shakespeare mourut, s'éleva comme à l'ombre du tombeau de ce grand homme ; Milton se plaint aussi d'être venu dans de mauvais jours, un siècle trop tard. Il craint que la froideur du climat ou des ans n'ait engourdi ses ailes humiliées ;

cold climat, or years damp, my intended wing deprest. . . .

Il a cette frayeur au moment même où il écrit le neuvième livre du *Paradis perdu*, qui renferme la séduction d'Ève et les scènes les plus pathétiques entre Ève et Adam !

Ces hommes divins, prédécesseurs ou contemporains de Shakespeare, ont quelque chose en eux qui participe de la beauté de leur patrie : Dante étoit un citoyen illustre et un guerrier vaillant ; le Tasse eût été bien placé dans la troupe brillante qui suivait Renaud ; Lope et

Caldéron portèrent les armes ; Ercilla est à la fois l'Homère et l'Achille de son épopée ; Cervantes et le Comoëns montraient les cicatrices glorieuses de leur courage et de leur infortune. Le style de ces poètes soldats a souvent l'élevation de leur existence : il auroit fallu à Shakespeare une autre carrière ; il est passionné dans ses compositions, rarement noble : la dignité manque quelquefois à son style, comme elle manque à sa vie.

## VIE DE SHAKESPEARE.

Et quelle a été cette vie ? Qu'en sait-on ? peu de chose. Celui qui l'a portée l'a cachée, et ne s'est soucié ni de ses travaux ni de ses jours.

Si l'on étudie les sentiments intimes de Shakespeare dans ses ouvrages, le peintre de tant de noirs tableaux sembleroit avoir été un homme léger, rapportant tout à sa propre existence : il est vrai qu'il trouvoit assez d'occupation dans une aussi grande vie intérieure. Le père du poète, probablement catholique, d'abord chef bailli et alderman à Stratford, étoit devenu marchand de laine et boucher. William, fils aîné d'une famille de dix enfants, exerça le métier de son père. Je vous ai dit que le dépositaire du poignard de Melpomène saigna des veaux avant de tuer des tyrans, et qu'il adressoit des harangues pathétiques aux spectateurs de l'injuste mort de ces innocentes bêtes. Shakespeare dans sa jeunesse livra, sous un pommier resté célèbre, des assauts de cruchons de bière aux trinqueurs de Bidford. A dix-huit ans il épousa la fille d'un cultivateur, Anna Hathway, plus âgée que lui de sept années. Il en eut une première fille, et puis deux jumeaux, un fils et une fille. Cette fécondité ne le fixa et ne le toucha guère ; il oublia si bien et si vite M<sup>me</sup> Anna, qu'il ne s'en souvint que pour lui laisser, par *interligne*, dans son testament mentionné plus haut, le second de ses lits après le meilleur.

Une aventure de braconnier le chassa de son village. Appréhendé au corps dans le parc de sir Thomas Lucy, il comparut devant l'offensé, et se vengea de lui en placardant à sa porte une ballade satirique. La rancune de Shakespeare dura ; car de sir Thomas Lucy il fit le bailli Shallow, dans la *seconde partie de Henri VI*, et l'accabla des bouffonneries de Falstaff. La colère de sir Thomas ayant obligé Shakespeare de quitter Stratford, il alla chercher fortune à Londres.

La misère l'y suivit. Réduit à garder les chevaux des gentlemen à la porte des théâtres, il disciplina une troupe d'intelligents serviteurs, qui prirent le nom de *garçons de Shakespeare* (Shakespeare's boys).

De la porte des théâtres se glissant dans la coulisse, il y remplit la fonction de *call boy* (garçon appeleur). Green, son parent, acteur à Black-Friars, le poussa de la coulisse sur la scène, et d'acteur il devint auteur. On publia contre lui des critiques et des pamphlets, auxquels il ne répondit pas un mot. Il remplissoit le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, et jouoit celui du *spectre* dans *Hamlet* d'une manière effrayante. On sait qu'il jouoit d'esprit avec Ben Johnson au club de la Sirène, fondé par sir Walter Raleigh. Le reste de sa carrière théâtrale est ignoré; ses pas ne sont plus marqués dans cette carrière que par des chefs-d'œuvre qui tomboient deux ou trois fois l'an de son génie, *bis pomis utilis arbor*, et dont il ne prenoit aucun souci. Il n'attachoit pas grand nom au catalogue de comédiens oubliés, *entre-parleurs* (comme on disoit alors) dans des pièces encore plus oubliées. Il ne s'est donné la peine ni de recueillir ni d'imprimer ses drames : la postérité, qui ne lui vint jamais en mémoire, les exhuma des vieux répertoires, comme on déterre les débris d'une statue de Phidias parmi les obscures images des athlètes d'Olympie.

Dante se joint sans façon au groupe des grands poètes : *Vidi quattro grand ombre a moi venire*; le Tasse parle de son immortalité; ainsi des autres. Shakespeare ne dit rien de sa personne, de sa famille, de sa femme, de son fils (mort à l'âge de douze ans), de ses deux filles, de son pays, de ses ouvrages, de sa gloire; soit qu'il n'eût pas la conscience de son génie, soit qu'il en eût le dédain, il paroît n'avoir pas cru au souvenir : « Ah ! ciel, s'écrie Hamlet, mort depuis deux mois et pas encore oublié ! On peut espérer alors que la mémoire d'un grand homme lui survivra six mois; mais, par Notre-Dame, il faudra pour cela qu'il ait bâti des églises; autrement, qu'il se résigne à ce qu'on ne pense plus à lui. »

Shakespeare quitta brusquement le théâtre à cinquante ans, dans la plénitude de ses succès et de son génie. Sans chercher des causes extraordinaires à cette retraite, il est probable que l'insouciant acteur descendit de la scène aussitôt qu'il eut acquis une petite indépendance. On s'obstine à juger le caractère d'un homme par la nature de son talent, et réciproquement la nature de ce talent par le caractère de l'homme; mais l'homme et le talent sont quelquefois très-disparates sans cesser d'être homogènes. Quel est le véritable homme de Shakespeare le tragique ou de Shakespeare le joyeux vivant? Tous les deux sont vrais; ils se lient ensemble au moyen des mystérieux rapports de la nature.

Lord Southampton fut l'ami de Shakespeare, et l'on ne voit pas

qu'il ait rien fait de considérable pour lui. Élisabeth et Jacques 1<sup>er</sup> protégèrent l'acteur, et apparemment le méprisèrent. De retour à ses foyers, il planta le premier mûrier qu'on ait vu dans le canton de Stratford. Il mourut en 1616, à Newplace, sa maison des champs. Né le 23 avril 1564, ce même jour, 23 avril, qui l'avoit amené devant les hommes le vint chercher, en 1616, pour le conduire devant Dieu. Enterré sous une dalle de l'église de Stratford, il eut une statue assise dans une niche comme un saint, peinte en noir et en écarlate, repeinte par le grand-père de mistress Siddon, et rebarbouillée de plâtre par Malone. Une crevasse se forma, il y a plusieurs années, dans le sépulcre; le marguillier de surveillance ne découvrit ni ossements ni cercueil; il aperçut de la poussière, et l'on a dit que c'étoit quelque chose que d'avoir vu la poussière de Shakespeare. Le poète, dans une épitaphe, défendoit de toucher à ses cendres : ami du repos, du silence et de l'obscurité, il se mettoit en garde contre le mouvement, le bruit et l'éclat de son avenir. Voici donc toute la vie et toute la mort de cet immortel : une maison dans un hameau, un mûrier, la lanterne avec laquelle l'auteur-acteur jouoit le rôle de *frère Laurence* dans *Roméo et Juliette*, une grossière effigie villageoise, une tombe entr'ouverte.

Castrell, ministre protestant, acheta la maison de Newplace; l'ecclésiastique bourru, importuné du pèlerinage des dévots à la mémoire du grand homme, abattit le mûrier; plus tard il fit raser la maison, dont il vendit les matériaux. En 1740, des Angloises élevèrent à Shakespeare dans Westminster un monument de marbre; elles honorèrent ainsi le poète qui tant aima les femmes, et qui avoit dit dans *Cymbeline* : « L'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang. »

Shakespeare étoit-il boiteux comme lord Byron, Walter Scott et les Prières, filles de Jupiter? Les libelles publiés contre lui de son vivant ne lui reprochent pas un défaut si apparent à la scène. *Lame* se disoit d'une main comme d'un pied : *lame of one hand*. *Lame* signifie, en général, *imparfait*, *défectueux*, et se prend dans le même sens au figuré. Quoi qu'il en soit, le *boy* de Stratford, loin d'être honteux de son infirmité comme Childe-Harold, ne craint pas de la rappeler à l'une de ses maîtresses :

. . . . . lame by fortune's dearest spite.

« Boiteux par la moquerie la plus chère de la fortune. »

Shakespeare auroit eu beaucoup d'amours si l'on en comptoit une par sonnet : total, cent cinquante-quatre. Sir William Davenant se

vantoit d'être le fils d'une belle hôtelière, amie de Shakespeare, laquelle tenoit l'auberge de *la Couronne* à Oxford. Le poète se traite assez mal dans ses petites odes, et dit des vérités désagréables aux objets de son culte. Il se reproche à lui-même quelque chose; gémit-il mystérieusement de ses mœurs, ou se plaint-il du peu d'honneur de sa vie? C'est ce qu'on ne peut démêler. « Mon nom a reçu une flétrissure, *my name receives a brand*. Ayez pitié de moi, et souhaitez que je sois renouvelé, tandis que, comme un patient volontaire, je boirai un antidote d'Eysell contre ma forte corruption. . . . . Je ne puis toujours t'avouer, de peur que ma faute déplorée ne te fasse honte. Et toi, tu ne peux m'honorer d'une faveur publique sans ravir l'honneur à ton nom, *unless thou take that honour from thy name*. »

Des commentateurs se sont figuré que Shakespeare rendoit hommage à la reine Élisabeth ou à lord Southampton transformé symboliquement en une maîtresse. Rien de plus commun au xv<sup>e</sup> siècle que ce mysticisme de sentiment et cet abus de l'allégorie : Hamlet parle d'Yorick comme d'une femme, quand les fossoyeurs retrouvent sa tête : « Hélas! pauvre Yorick! je l'ai connu, Horatio : c'étoit un compagnon joyeux et d'une imagination exquise. . . . . Là étoient attachées ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois! *That I have kiss'd, I know not how oft*. » Au temps de Shakespeare l'usage de s'embrasser sur la joue étoit inconnu : Hamlet dit à Yorick ce que Marguerite d'Écosse disoit à Alain Chartier.

Quoi qu'il en soit, beaucoup de sonnets sont visiblement adressés à des femmes. Des jeux d'esprit gâtent ces effusions érotiques; mais leur harmonie avoit fait surnommer l'auteur *le poète à la langue de miel*. Depuis Catulle il est question chez les nourrissons des muses d'une rose qu'il se faut hâter d'enlever à sa tige avant qu'elle soit effeuillée: Shakespeare parle plus clair; il invite son amie à renaître dans une belle petite fille, laquelle renaîtra à son tour dans une autre belle petite fille, et ainsi de suite; moyen sûr pour que la rose, toujours cueillie, ne soit jamais fanée.

Le créateur de Desdémone et de Juliette vieillissoit sans cesser d'être amoureux. La femme inconnue à laquelle il s'adresse en vers charmants étoit-elle fière et heureuse d'être l'objet des sonnets de Shakespeare? On peut en douter : la gloire est pour un vieil homme ce que sont les diamants pour une vieille femme : ils la parent et ne peuvent l'embellir.

*My love is strengthen'd, though more weak in seeming, etc.*

« Mon amour est augmenté, quoique plus foible en apparence; . . . . . notre amour nouveau n'étoit encore qu'au printemps quand j'avois accoutumé de le saluer de mes vers; ainsi Philomèle chante au commencement de l'été, et retient ses soupirs à mesure que les jours mûrissent; non que l'été soit maintenant moins doux qu'il étoit quand les hymnes mélancoliques du rossignol *silencioient* la nuit! Mais une musique du désert s'élève à présent de chaque rameau, et les choses agréables, devenues communes, perdent leurs plus chères délices. Comme l'oiseau, je me tais quelquefois pour ne pas vous fatiguer de mes chansons. »

*That time of year thou may'st in me behold  
When yellow leaves, or none, or few, do hang, etc.*

« Tu peux voir en moi ce temps de l'année où quelques feuilles jaunies pendent aux rameaux qui tremblent à la bise, voûtes en ruine et dépouillées, où naguère les petits oiseaux gazouilloient. . . . . Tu vois en moi le rayon d'un feu qui s'éteint sur les cendres de sa jeunesse, comme sur un lit de mort où il expire, consumé par ce qui le nourrissoit. Ces choses que tu vois doivent rendre ton amour plus pressé d'aimer un bien que si tôt tu vas perdre.

*No longer mourn for me when I am dead,  
Than you shall hear the surly sullen bell, etc.*

« Ne pleurez pas longtemps pour moi, quand je serai mort : vous entendrez la triste cloche, suspendue haut, annoncer au monde que j'ai fui ce monde vil, pour habiter avec les vers plus vils encore. Si vous lisez ces mots, ne vous rappelez pas la main qui les a tracés; je vous aime tant que je veux être oublié dans vos doux souvenirs si en pensant à moi vous pouviez être malheureuse. Oh! si vous jetez un regard sur ces lignes quand peut-être je ne serai plus qu'une masse d'argile, ne redites pas même mon pauvre nom, et laissez votre amour se faner avec ma vie. »

Il y a plus de poésie, d'imagination, de mélancolie dans ces vers que de sensibilité, de passion et de profondeur. Shakespeare aime, mais il ne croit pas plus à l'amour qu'il ne croyoit à autre chose : une femme pour lui est un oiseau, une brise, une fleur; chose qui charme et passe. Par l'insouciance ou l'ignorance de sa renommée, par son état, qui le jetoit à l'écart de la société, en dehors des conditions où il ne pouvoit atteindre, il semble avoir pris la vie comme une heure légère et désoccupée, comme un loisir rapide et doux.

Les poètes aiment mieux la liberté et la muse que leur maîtresse, le pape offrit à Pétrarque de le séculariser, afin qu'il pût épouser Laure. Pétrarque répondit à l'obligeante proposition de Sa Sainteté : « J'ai encore bien des sonnets à faire. »

Shakespeare, cet esprit si tragique, tira son sérieux de sa moquerie, de son dédain de lui-même et de l'espèce humaine : il doutait de tout. *Perhaps* est un mot qui lui revient sans cesse. Montaigne, de l'autre côté de la mer, répétait : « Peut-être. Que sais-je ? »

SHAKESPEARE AU NOMBRE DES CINQ OU SIX GRANDS GÉNIES  
DOMINATEURS.

Pour conclure,

Shakespeare est au nombre des cinq ou six écrivains qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée : ces génies mères semblent avoir enfanté et allaité tous les autres. Homère a fécondé l'antiquité; Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Horace, Virgile sont ses fils. Dante a engendré l'Italie moderne, depuis Pétrarque jusqu'au Tasse. Rabelais a créé les lettres françaises; Montaigne, La Fontaine, Molière viennent de sa descendance. L'Angleterre est toute Shakespeare, et, jusque dans ces derniers temps, il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott.

On renie souvent ces maîtres suprêmes; on se révolte contre eux; on compte leurs défauts; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût, en les volant et en se parant de leurs dépouilles; mais on se débat en vain sous leur joug. Tout se teint de leurs couleurs; partout s'impriment leurs traces : ils inventent des mots et des noms qui vont grossir le vocabulaire général des peuples; leurs dits et leurs expressions deviennent proverbes, leurs personnages fictifs se changent en personnages réels, lesquels ont hoirs et lignée. Ils ouvrent des horizons d'où jaillissent des faisceaux de lumière; ils sèment des idées, germes de mille autres; ils fournissent des imaginations, des sujets, des styles à tous les arts : leurs œuvres sont des mines inépuisables ou les entrailles mêmes de l'esprit humain.

De tels génies occupent le premier rang; leur immensité, leur variété, leur fécondité, leur originalité les font reconnoître tout d'abord pour lois, exemplaires, moules, types des diverses intelligences, comme il y a quatre ou cinq races d'hommes, dont les autres ne sont que des nuances ou des rameaux. Donnons-nous garde d'in-

sulter aux désordres dans lesquels tombent quelquefois ces êtres puissants; n'imitons pas Cham le maudit; ne rions pas si nous rencontrons nu et endormi, à l'ombre de l'arche échouée sur les montagnes d'Arménie, l'unique et solitaire nautonnier de l'abîme. Respectons ce navigateur diluvien qui recommença la création après l'épuisement des cataractes du ciel : pieux enfants bénis de notre père, couvrons-le pudiquement de notre manteau.

Shakespeare, de son vivant, n'a jamais pensé à vivre après sa vie : que lui importe aujourd'hui mon cantique d'admiration? En admettant toutes les suppositions, en raisonnant d'après les vérités ou les erreurs dont l'esprit humain est pénétré ou imbu, que fait à Shakespeare une renommée dont le bruit ne peut monter jusqu'à lui? Chrétien, au milieu des félicités éternelles s'occupe-t-il du néant du monde? Déiste, dégagé des ombres de la matière, perdu dans les splendeurs de Dieu, abaisse-t-il un regard sur le grain de sable où il a passé? Athée, il dort de ce sommeil sans souffle et sans réveil qu'on appelle la mort. Rien donc de plus vain que la gloire au delà du tombeau, à moins qu'elle n'ait fait vivre l'amitié, qu'elle n'ait été utile à la vertu, secourable au malheur, et qu'il ne nous soit donné de jouir dans le ciel d'une idée consolante, généreuse, libératrice, laissée par nous sur la terre